

Accroché
aux ailes d'un ange

Du même auteur aux Editions de
l'Escarboucle:

Caravane Humaine

Vadrouille, pensées et lendemains

Trait de plume

Quentin la Broussaille

Alcool, entre illusion et réalité

Lettre à un ami analphabète

Un vent d'ailleurs

Des mots et des hommes

La Planète Bleue

L'odyssée cosmique des fous

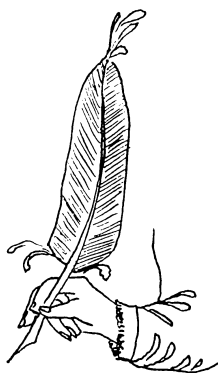
Dis-moi mon P'pa, c'est quoi l'homme?

Le fils de l'aube

Ces ouvrages sont présentés au:
www.escarboucle.ch

Bocampe

Accroché
aux ailes d'un ange



LES EDITIONS DE L'ESCARBOUCLE



Dépôt légal en Suisse.
Numéro ISBN: 2-9700540-7-8

Illustration: Olivier Blandenier

Toute reproduction totale ou partielle d'un extrait quelconque de cet ouvrage par quelque procédé que ce soit, et notamment à des fins autres que l'usage personnel est totalement illicite.

LES ÉDITIONS DE L'ESCARBOUCLE
Case postale 894 BP
1401 YVERDON-LES-BAINS – SUISSE
www.escarboucle.ch

Préface

On dit que toutes les routes mènent à Rome... Mais qu'en est-il des fleuves? En Franche-comté, il est un cours d'eau qui nous mènera en Méditerranée: le Doubs. Il prend naissance dans la partie la plus froide de France, à Mouthe, et coule tantôt dans les gorges verdoyantes où s'attarde en méandres dans les régions de plaines. Le Roi du Doubs se cache sous ses pierres.

A l'arrivée aux abords de Besançon, capitale de la Franche-Comté, le cours d'eau passablement élargi, ne peut s'empêcher de l'encercler, telle une ceinture. Il en profitera

pour admirer le Pont Battant et l'ensemble architectural du quai Vauban, rythmé par les arcades de ses maisons du XVII^e siècle. A Villers-le-lac, il s'étale en bassins pour devenir une impressionnante chute: Le Saut du Doubs, 27 mètres de hauteur.

C'est ce cours d'eau qui a donné son nom au Département du Doubs. Nom, qui en latin signifie douteux. La rivière doit cette appellation à ses trois changements de direction et le fait parcourir 430 km pour franchir la distance de 90 km entre sa source et son confluent avec la Saône. Le département du Doubs est la patrie de personnages devenus célèbres, tel que Victor Hugo ou le peintre Gustave Courbet.

— Bonjour la Saône! Me ferez-vous une place dans votre lit? Je me présente: le Doubs. De quelle région venez-vous?

— Je viens des Vosges et j'ai donné mon nom au Département de la Haute-Saône. Je me rends à Lyon où

j'ai rendez-vous avec le Rhône. De ma source jusqu'à Lyon, je compte 356 km de voie navigable et 17 écluses. On m'apprécie beaucoup pour la navigation de plaisance, voyez-vous... Mais je vous en prie, entrez donc, nous ferons route ensemble!

Depuis ce confluent, le paysage se caractérise par une grande diversité de reliefs. Des montagnes et des plateaux de roches cristallines, des vignobles. Les Monts du Lyonnais, pays des chênes, hêtres et autres sapins. Et voici Lyon, prospère et prestigieuse, fondée en 1943 avant J-C. Carrefour privilégié d'échanges. Et, majestueux le Rhône. Il arrive d'un autre pays, la Suisse. Il est né dans le massif du Gothard. Depuis Lyon, sa vallée va en s'élargissant jusqu'à la mer, finissant par un large delta. Les trois cours d'eau maintenant réunis forment un fleuve navigable. Le Rhône, qui a gardé son nom de naissance à sa mort, finit sa vie dans les bras de la Méditerranée, la Grande Bleue.

Sur un arbre perché

Bonne mère! Cinquante-neuf ans, déjà. Je ne vais pas me plaindre, surtout que cela va des mieux. Effectivement, en cette année qui déroule la limite entre le monde et moi, je suis éprouvé à l'excès par ce roulis de vivre qui me charme l'esprit. Entre la Bourgogne et la Suisse, je veille sous le fer de ma conscience, toujours sursaturé de solitude dans la vaste campagne de France. Ouais! ce jourd'hui est bien différent des autres jours. Figurez-vous que je robinsonne dans un des endroits les plus froids de France. Aglagla! Aglagla! Pas tant que cela,

les températures des saisons changeraient-elles aussi bien que nos maux s'agrandissent? Le comportement de la nature ne cesse de nous le montrer, mais nous ne voyons pas grand chose, nous autres, les regrettés du XXI^e siècle. Et cependant, on voudrait nous faire croire à la pollution, alors que la terre est un « être » en devenir. Un « être » qui change, un « être » qui porte dans l'espace et pour un temps d'une admirable justesse, le mystère de la vie et de son infini. Allons! Allons! Sientoché et écologiste! Allons!

Où? Sans attendre, voilà mon bonheur, révérencieux envers cette journée qui inspire, je suis dans une clairière qui brille dans la forêt pour découvrir des sujets qui me rendent la vie. Diquinquin! c'est que j'en ai soupé du parcours biographique. Si vous saviez cher lecteur! J'ai tant besoin de vie pour exister. De vie ici, de vie de là, maintenant.

Ces derniers temps, dans ce pays de la syllabe magique, les vents ont fait la farandole du pampero. Quel pays que celui-ci? Syllabe non! En avant garde des consciences autant que nous le pouvons! Ô les fous du vivant!

Oui, présent... je suis là. C'est à dire que je viens juste de passer les tourbières. Ce que je sais, c'est qu'en tous les cas, je me trouve à plus de 900 mètres. Et pour tout vous dire, cela ressemble fort au pied du mont Risoux, près du village de Mouthe, non loin de la frontière suisse. Juré, promis Jura, par tous les Messieurs de Baumes! Comment vous le dire? Ne soyez point confits dans votre tête d'eau. Ecoutez plutôt, Mesdames, et donnez à vos cœurs un peu de temps pour une lecture susceptible d'accrocher vos hommes. Franc comme l'oie, je vais vous aider à tourner ces quelques pages. Je le désire autant que votre curiosité.

Récemment, dans un paysage embruiné, sur le tablier des rives, j'ai rôdaillé près d'une riviérette glissante dans les bois. Vous savez, à la manière des romantiques franc-comtois. C'est une eau non souillée, si fantastique avec ses cascates et ses arbres fracassés en lisière, que je n'ai point besoin des superstitions pour narrer les effets bénéfiques de l'eau. De toute façon, je suis si détendu que l'on peut me confondre avec une algue filamenteuse ramifiée d'eau douce. Mais ne vous y trompez pas, c'est bien moi!

C'est que, sans fée verte dans le sang, j'ai appris à lui causer avec mes tripes, à mon cours d'eau de douceur berçante. Je lui évoque les voyelles et les consonnes qui sont si chères à mon cœur. Que ce soit en amont ou en aval, bien qu'elle n'ait pas le même regard, elle m'écoute penser sur les berges creusées. Et ce jour de tant d'à-propos, rien n'est plus beau pour moi que lui parler à l'infini, sans me

soucier des qu'en dira-t-on. Oui, même que je suis monté sur les plus hautes branches d'un sapin de chez nous, pour la voir et lui parler de toute ma cime. Je me suis discrètement infiltré dans l'exquise discrétion des hauteurs pour nouer connaissance.

Soulevé, soudain, j'entends les afflations et le bruissement des feuilles comme voisins des apparences. Les yeux rigoleurs, rivés sur cette féerie des ondes et conscient de leur grandeur, je découvre ainsi l'accroissement de ma conscience. Doux, sans bouger, je roule avec elle, dans ses tours et ses détours. Je désenveloppe ainsi quelques pensées sur sa nappe d'eau. On pourrait me prendre pour un fou. Dis donc Doubs! Que fait un homme de mon âge perché là-haut? Mais comme si peu de monde sait ce qu'est un homme, je vous rassure: tout est normal. Mon humanisation flotte en l'air et plaît aux anges. Je respire bien à l'aise sur ma branche.

L'eau aussi respire. Je me demande même si elle n'est pas incapable de mort! Du moins, elle ne semble pas en garder le souvenir.

Dans un spectacle, aux premières loges, j'adapte mon souffle à sa respiration. Je respire avec des petits flots de pensées. J'emporte avec moi, un brin d'enfance, un bateau en papier, une coque de noix. Allez! Va pour le bateau en papier. Capt'ain courage monte à bord de cette frêle embarcation. C'est ma condition humaine d'homme qui vieillit et je ne vais pas m'en affliger. Au contraire, mon vieillir est paré à toutes épreuves.

Ça y est, me voilà parti, je vogue, le cœur chaud, le sang tiède. Dès lors, je contemple la flore et la faune des eaux de passage. Je ne saurais vous l'expliquer mais cela me rappelle mes premiers bains à la mer, mon premier contact avec l'écume. Jamais rien ne m'a élevé dans une aussi pure simplicité. En effet, ce fut

une sorte de baptême poétique, naturel, soutenu par les feux de ce qui ne s'explique pas. Quand j'étais petit, près du rivage, je me souviens couvrir mon corps d'écume. Prendre les vaguelettes pour le vent. Jouer le rôle d'un rocher écumant à l'ascension résistible qui s'attache au sable. Viens donc ma houle! Ma mer, mon écueil, ma vague, mon écume. Je gratouille le sable à la recherche de bigorneaux et de clovisses. Coquillage à l'oreille, elle corne.

Enfant Etoile, qu'entends-je? Une sonorité lointaine qui me fouille à fond. J'ois vivre la mer. A cet âge, pas besoin de remuer des écus à la pelle pour se sentir propriétaire d'un vaste domaine. Le monde m'appartient de long en large. Dès que je tourne la tête, le regard coquet, je deviens actionnaire, inspiré par le «moi» du monde. Sans oublier le bataillon de la garde céleste, le bleu du ciel, le capuchon des âges, patron de l'insaisissable.

D'un air coquebin, je regarde les filles d'une élégance maniérée. Je sais si bien combien elles me rappellent la cristallerie des âmes. Curieux, je prête attention à leur magie, et aussitôt elles jouent du chapeau.

Abracadabra! Instrument à cœur! Voici que je me retrouve vingt-ans après...

Vous ici? Oui, et profondément ancré dans les bras d'une Tendrette (être féminin), avec des sentiments indéfinissables et connectifs à côté du réel. Ma gracieuseté, je suis ton étoile, toi tu es mon soleil. Tout est dit. Je dois passer à autre chose. Le récit de ma vie ne peut s'arrêter qu'à cela, même si la rencontre d'une étoile avec le soleil est inouïe. C'est bien connu, le merveilleux ne s'arrête pas, tout comme nous, il évolue et passe le témoin. D'ailleurs, cela donne la migraine que se cantonner au bonheur de la caste des bien portants. Loin de moi la vie réglée et tranquille, ce n'est pas ma vie.

Voici ma dépêche: mon amour distillé par la présence de l'être féminin, je me livre à un travail surhumain. Voici mon rêve: aimer à distance de conscience, tous les humains sur mon chemin, du même amour. Quel projet mes aïeux! Il en résulte d'infinies complications... et tant mieux, je peux dire mon essentiel des choses aux rouages de l'affect. Mon évidence se fait visible ainsi que mes détraquements. Amour, il y a si longtemps que nous ne nous sommes vus. Aurais-je encore mis la barre trop haute.

Toutefois, c'est sur cette pensée souvenante que mon canot se renverse dans le courant agité. Quel bain salubre! Je me sauve tant bien que mal. Eberlué, je regagne la rive avec mon infirmité à aimer. J'apprends à soigner mes plaies cruentées dans les tortures de la solitude. Mon corps s'enveloppe d'une carapace et tel un crustacé, j'apprivoise les fonds marins. Pousse! Meilleur il est,

vivant, le passé remonte à la surface, le temps file, et au passage, je remonte avec lui d'une grande bouffée d'air. Waouww! A présent, il fait bon vivre l'homme nouveau, celui de l'instant.

L'amour n'est pas un salon intellectuel aux visites d'usage, que je sache! Certes, ainsi va ma route, je me relève à juste titre d'où j'ai trébuché. Je peux détourner quelqu'un sur ma route, mais lui, l'amour, il est ma route qui se dessine et s'étire de couleurs. Debleu! que je tombe mort ou blessé, peu m'importe! Je m'efforcerai vers des imaginaires qui existent sans aucune scène écrite à l'avance.

Authentique, du haut de ma branche, sur un arbre perché; soulevant des souvenirs, j'entre en connaissance avec cette eau qui passe. Elle aussi a une mémoire de lointain en immense, de ce que je nomme l'inconnu de vie. C'est aussi ma part d'inconnu. C'est un livre de souvenirs qui me suit depuis la naissance de mon infini. Et

aujourd'hui, je l'ouvre en grand de toutes mes voiles. Il me tire des aveux, des secrets... je lui partage confidemment mon lieu d'innocence. L'âme dans les branches, tel un succédané de valeur humaine, je deviens créature d'évolution. Je n'ai d'impénétrable pour personne. Je suis homme. La vie me connaît.

Cancoillotte donc! Elle court ma riviérette gracieuse dans ses mouvements, au-devant d'un temps de volonté. Je me laisse pénétrer, sans me jeter. Pas de frontière, comme à mon habitude, je passe avec ma cathédrale d'image. Je fais venir un peu d'eau à mon moulin, et voilà que l'eau des yeux apparaît. Je pleure utilement sur ma branche.

A plus de cinq mètres du sol, je lui apporte mon hommage par un langage à part. Même que, j'écoute mes intentions réelles. Ma foi, je suis parfaitement sincère, je ne me confonds à aucun système de la raison. Je vieillotte auprès des feuillées, à la chaleur

de ma complaisance. Je m'adapte à la vie qui vient et m'harmonise à mon ignoré. L'arbre me porte, le cours d'eau me promène, me guide et me conduit. Alors pas de souci! Nous parlons tous trois la même langue avec une si grande confiance, que nous pouvons tout nous dire sans nous voir.

Tout cela est pur et sans compliment. Dorénavant, un fil tiré de mon âme se décoconne dans l'esprit du lieu. C'est un esprit qui me montre combien je suis confiné dans mes états de conscience et de débrouillardise. Et de leurs secrets dépendent mon évolution, en silence, sur la route de la mer. A ce trait, je me dois d'y aller sans perdre un instant. Fort heureusement pour moi, je ne pars pas à l'origine de la cancoillotte. Sans façon, je ne suis point équipé pour telle expédition.

Sans la délicatesse de l'esprit, je suis confit dans une tête d'eau, au risque de rétrécir la pensée et de crever comme

un séquestré de l'alphabet dans un putanat littéraire. Mais non! Mais si. L'homme est une chaleur intime, le frère de plume vaut mieux que la prostitution de l'entendement. C'est là ce qui fait la perte de l'intention littéraire. Et depuis lors, sans dessein, il n'y a plus d'âme dans un écrit. Juste des pages de supplicé intellectuel, sans authenticité aucune. De sorte que les rumeurs médiatiques tirent de plus en plus les hommes vers l'inexistant afin de les éloigner définitivement des rossignols et des coquelicots. Et j'en viens à me dire: jamais! Jamais la ville et la maison de retraite, une chantilly par ici, un prix Goncourt comme sucrerie, un prix d'injuste gloire par-là! Plutôt mourir. Mourir délibérément, et déjà de mon vivant. Dis mon Doubs, je sens trop bien que partir sans toi, n'est pas partir.

D'ailleurs, voici, il me reste ma coquille de noix. Cap'taine! mise à l'eau. Plouf! Soldat d'homme, j'embarque. Sans hésitation, je vais tâcher

de vivre puissamment mon impossible question. Finalement, rien ne pourra jamais plus m'arrêter dans mes mouvements d'esprit, pas même le bleu des profondeurs qui connaît mes pures intentions. J'arrive au grand jour, tout fou, tout doux, atteint de passion de vivre...



Par-dessus l'eau

Je vous dis cela: je ne peux pas m'emparer de mon secret. C'est plus fort que moi, il y aura bientôt soixante ans que je suis sur terre. C'est cela un secret. Sur les flots de mon passage, je navigue sur mon éloignement, avec les ondées et les giboulées d'automne. Cela ploc, tip tip tap, et cela rebondit de sons dans le vent. Ma riviérette s'est transformée en correspondance. Elle coule à pleins bords. Evolution l'oblige... Mine de rien, de rivelet qu'elle fut à sa presque origine, ma petite rivière a changé de volume. Mais bonsoir, qui monte le son? Elle a le sourire large, ma pure. La couleur de sa

longue robe laisse imaginer des jambes amaigries qui sortent des grands fonds de consonnes.

M! Pour sûr, vue du ciel, j'applaudis son triomphe dans l'abécédaire. Quitte pour ma peur, je sais que ma barcasse végétale ne touchera jamais le fond. Je vogue sur les ondes et officie une cérémonie de nature où je suis fort bien reçu. Dans la cour des ondines s'exprime le monde des gestes et des formes. Un doux esprit se révèle dans le milieu qui l'enveloppe, mais, encore une fois, je suis incapable de tenir le juste milieu. Ma bonne moyenne dans ce spectacle du monde: ma rencontre avec les extrêmes des extrêmes, au nom de l'infinitude. Au cours de cette vie sacrée et d'une quête qui me réclame, je surgis en recourant aux images vivantes de ma condition humaine. C'est là que je vis. Et grande existence! M'est-il vraiment impossible de sortir du genre humain? Sur une coquille de noix, je pense un ange le plus inattendu. Telle

est ma nouvelle croisade, mon accordance, à la vie et à la mort.

Mieux-vivre, mieux-être, mieux-mieux dans un état de conscience meilleur. Pas pour moi. Tout est pour le mieux dans la chaîne des concepts du bonheur pour faire le beau sur l'île des initiés sous des cieux plus éclatants. Hop là! un sucre blanc! Ollé! Cependant, j'affirme avec une fermeté de conscience qu'une quête ne peut pas s'accomplir dans la recherche du juste milieu et d'une paix passagère dans les creux de l'équilibre instable. De toute façon, je me l'interdis chèrement de la façon la plus appropriée. Le juste milieu est un appartement meublé qui prive l'homme de sa présence au grand spectacle du vivant. Je laisse le juste et son milieu d'ombre pour les braves qui étudient les livres styles grands bâtiments impérissables.

L'homme a beaucoup de talent pour tenir en place ce qui ne l'est pas par nature, et au meilleur prix du marché intellectuel, je vous prie.

Dans ses conflits de métamorphoses et d'autosuggestion, il fait ce qu'il y a de mieux dans le genre crises sociales et pensées mortes. Cependant, selon les désirs de l'évolution, vivre ne vaut-il pas mieux que tout au monde? Un monde qui d'ailleurs ne serait point sans la présence du petit homme et de ses crises qui se reflètent en son miroir.

Bonjour mon enfant! C'est bien simple, je ne peux pas m'emparer de mon secret puisque tout le dénouement de ma vie se trouve là. Fondé sur les lois de l'accueil, je suis un invité dans une nature en fête. Je suis une véritable mise à feu dans mes transformations existentielles. J'ai surtout peur de cela, je tremble de me trouver contre toute attente dans des situations sans appartenances, sans liens. Si la fatalité me guette, mon âme sera mon habit de fête essentiellement dans le temps où je peux m'affranchir de mon archéologie interne, du coq et de son clocher.

Mais à dater de cet instant, je peux vous dire que ma coque flotte aisément en rivière. Tant de pluie, je suis trempé comme un bois. J'écope sans trémuler. Çà et là, je manœuvre pour accoster sur une berge qui abrite des germandrées aquatiques. Je suis disposé d'afflanquer mon radeau de noix sur la rive sauvage. Oscillations, secousses, du bout de ma gaffe, je vise une racine et je hale ma coque dans l'à-pic de la berge. Une muraille de verdure m'accueille. Sur les bords de la rivière, retombent d'élégantes fougères.

Soudain, la pluie cesse. Ajoutez à cela que des gouttes tombent des feuilles des arbres, alors que les oiseaux habitants des boqueteaux chantent sans relâche. Des musiques de plein vol, intenses, se prolongent dans un brouhaha orchestral. Certains sons vont encore plus haut que ce que l'oreille peut entendre. Tiens donc!

Où est-ce donc? J'écoute. Il y a de la vie à l'autre bout. Je résonne dans

l'haleine d'un petit vent virtuose. J'entends des halètements... ce sont ceux de ma poitrine qui se soulève et qui s'abaisse. Je commence à sentir la fragrance des feuilles, l'effluve des souches pensantes. Je suis dans le monde continuel des pensées, celui de la grâce et de la vie. Le monde de la musique et des formes. La pensée est dehors dans son style, dans ses actions. Nul doute, elles ont présidé toutes les naissances du dedans. Elles nous ont formés de leurs pensées. L'homme est fait pour l'entendre. Grâce de mes pensées, je suis homme et je resterai fidèle à ce qui plaira à l'évolution. Et sans trop de vanité, pour un début, je me dévouerai à la mienne. Plus haut encore que ce que peut imaginer le genre humain, car il serait folie de ne rester qu'homme d'une façon incompréhensible dans la grande odyssée.

Pof! A l'instant, je reçois une faine sur la caboche. Je me gratouille le haut de la boule. Je lève les yeux au

chapeau du ciel, et par la même occasion, le salue en montrant ma joie. Je vois celui qui connaît tous les métiers des arbres. Oui, c'est bien lui. C'est le roux. Ah! il est beau le roussâtre à la queue longue. Pourtant, déjà, il m'échappe. Je le devine chevalier de branche en branche. La lumière traverse les feuillages et presque en même temps le silence change de couleur.

Je ramasse de la terre fraîche à mes pieds et je m'en fais un jeu de glaise des siècles. Je la touche, je la sens. Je la pétris. Mes doigts, ma paume, mes phalanges la modèlent. Peu à peu, une sphère se forme en son centre d'une nature plus pure. Cette fille d'argile prend ma chaleur et devient chaude au creux de mes mains. C'est une argile châtaigne, d'origine lacustre. J'ouvre le centre et je forme une coupe qui ressemble à un bol. Je dépose le fruit du hêtre à l'intérieur et place ainsi l'objet sur une grande pierre de solitude. Elle est couchée,

plate de talent, à fleur de l'eau, dans une apparence « silhouette du temps qui passe. »

Le roux, du haut d'une cime m'épie et sûrement qu'il se marre. Il observe discrètement chacun de mes faits et gestes. Aujourd'hui, les bois sont un opéra. Un opéra des souches pensantes. J'ai l'impression que le vrai prodige est de pouvoir l'entendre dans l'épaisseur du quotidien. Engourdi de ma contemplation, je me laisse porter, les yeux clos. Doucemanette, parmi les odeurs et les arbres, je prends racine dans ce qui sert de support à l'âme humaine. Ressentir la vie. Et c'est là encore que j'entends le bourdonnement vivant de ma conscience. Elle me chuchote: vivre..



Fontanges

Céleste pourpris! Il plu-
viate à nouveau.
J'ouvre les yeux, je fais
mon entrée. Des gout-
tes de pluie ruissellent
sur ma joue dans une sorte de rythme
passionné. Elles me rafraîchissent le
front, les cils, les joues, mes lèvres, le
cou. Elles me donnent le ton en me
parlant des étoiles. J'ouvre ma bou-
che et sort ma langue pour les happer.
Hop! Yop! y a d'la goutte en slalom.
En voilà une, et flop! en voilà là! Je
joue à avale-goutte et cela anime en
moi un sentiment d'évidence. J'ôte
mes vêtements, tous mes habits. Nu,
je peux enfin ressentir mon corps
dévêtu, mouillé de ciel. J'ouvre grand

mes bras et forme un bel A. Un A qui accueille l'eau dans sa verticale. Et bien entendu, en un pareil moment, heureux de moi, je me prends pour un homme debout.

Mon corps se transforme en jardin d'eau, ma tête en gouttière, mes épaules en vasques et le reste de mon logement physique d'allure naturelle, en flanc de montagne. Je suis une fontaine humaine aux belles proportions. Je suis vieux et tant pis, c'est exquis. Je chante. J'entends le murmure musical de la pluie qui parcourt l'espace. Il semble que quelqu'un ajuste le volume du son. Je recherche à me relier à sa source, ça et là, de sorte que je m'imagine être un lie dans un enrochement profond. Egayé d'eau, en accord avec l'événement, je danse la sarabande du saule dans le peu de vide disponible qui s'envase dans la berge. Mon corps girond devient plus large, lisse, renouvelé. Ma nudité renforce mes gestes. Mes bras deviennent des branches, mes

mains des feuilles. Mes pieds expriment l'humus frais, noir et gras. Je suis un homme mais aussi une chute d'espace qui tombe dans mon devenir.

Dans la légèreté d'un après-midi d'automne, j'apprécie mon demi-siècle dans la création, parmi le récit de mon arcane humain. Vivre libre ne peut plus contenir ma folle imagination. Aussi, je me recouvre tout le corps de cette terre forestière, et je prends la parole en m'adressant avec humeur au roux. Je sais qu'il est là, qu'il m'observe :

— Frère animal, je suis la nymphe Bocampe, une Nappée, fille du ruisseau Anide de la Vallée des Gardons. Une nymphe qui vit sur une coque de noix, le derrière au vent.

Foin! Elle doit rire, son altesse des branches! Il ne serait pas malin d'attendre sa réponse, si bien qu'il l'interprète, il ne parle pas l'homme. Bien décidé à conserver ma complète nudité, sans tarder davantage, je

remonte dans mon canot d'enfance et je glisse lentement vers mes inconnus. L'horizon des voiles devant, soufflé par les forces de la nature, ferme, je vais vers la grande bleue.

Debout sur ma coque, je fais le mât de grand front sur ma route d'eau. C'est là que se déploie tout le cœur de mon aventure. Une aventure humaine qui n'est rien d'autre qu'un message en chemin vers l'humide empire. A bientôt mon océan! L'esprit souffle; je serai à l'heure pour les grandes malines.

Ah! c'est que j'en vois des choses du haut de mon arbre perché! Pour vous dire, avant de pénétrer cette clairière qui brille dans la forêt, loin en amont, j'ai eu un contact surnaturel avec la source de la rivière que je baptisai selon mon indomptable spontanéité: miroir d'âme. Non, ce n'était pas au pic de la Mirandole! Juste une merveille d'ingéniosité bien plus attractive que de faire apparaître une

colombe d'un chapeau. En compagnie de cette source, bien des pensées devaient sourdre en moi. Une eau cristalline jaillissait d'une cavité creusée dans un étroit cirque rocheux, inépuisable de vie, de secrets. Elle semblait avoir fait un long voyage sous l'écorce des mystères, avant de se gonfler peu à peu.

Dans une flaque alentour, battue de vent et de pluie, l'eau était si pure que je pouvais voir distinctement mon visage, jusqu'à mes rides les plus accomplies. Mais à ma grande surprise, des couleurs enveloppantes miroitaient en surface avec les tons du spectre chaque fois que j'observais ma frimousse se refléter sur les traces de l'eau. Immanquablement, ma première réaction fut donc de me retourner, de chercher l'origine de ces reflets irisés. En vain, rien de visible derrière moi, si ce n'est l'invisible. Sous le coup de cette énigme et après de maintes tentatives, je conclus devant l'extraordinaire que cette

source offrait à mes sens des aquarelles que je ne peux autrement voir qu'à travers son tableau.

Il en était ainsi... quoique j'en pense pour réclamer des réponses et des explications intellectuelles. La vie se vit et ne s'intellectualise pas. Toutefois, cette succession de couleurs vives, organisées en éventail était bien réelle. Elle se déployait en densité vivante dans le passage de l'eau. Moi, cet invisible à moi-même, je te salue, mystère sacré, le plus simplement du monde. Et vous savez, je ne suis pas du genre à avaler des couleuvres. Cependant, je dois bien me rendre à l'évidence: mon âme rayonne une variété de peintures insaisissables à ma vue, à mon toucher, à ma conscience.

J'avoue que le monde m'apparaît alors une totale relation de sons, d'ondes de formes, de mouvements et de couleurs imperceptibles à mes sens. Tandis que je comprends sur le coup, que je n'en sais pas plus sur le

monde que le bout de mon orteil. Je
taille mon crayon en allant vers l'aval.
En pointe de ma volonté, je roule
dans mon cœur ce que j'ai de plus
cher au monde: la vie.



Colchique

Voici venu le temps de la fenescence. Les jours accourcissent, l'avalaison des anguilles commence, tandis que moi, sur ma coque avalante, sans me morfondre, je continue de descendre la rivière dans l'espoir d'attraper un petit bout de ma vie. Etant donné que le lit fluvial ne présente aucune résistance, je traverse des lacs comme si chacun d'eux représentait un traité de magie. Puis, la rivière s'élargit, d'une grande ligne, calme et consentante. L'eau est si flegmatique, si plate, que le seul moyen de faire force de mes rames est de m'aider de mes bras. Son débit a diminué si brusquement que si

cela se trouve, une partie de ses eaux a disparu dans le sol pour donner naissance à d'autres rivières.

Les cormorans et les harles bièvres chassent sans quartier, tels de viandards pêcheurs à qui l'on devrait supprimer le permis de pêche. Un couleuvreau nage vers l'autre rive avec une surprenante vélocité. Des vaches boivent dans l'eau, des cygnes se promènent. Les berges sont verts iris, dégagées, et l'attitude des peupliers en témoigne: le spectacle est grand. Je contemple les rayons solaires dont l'étendue est sans borne. Du côté des divinations par les ombres, la pellicule d'eau réfléchit les ramées, la rouille des feuilles, et les silhouettes indomptables de grands arbres. Je crois voir des girandoles d'argent danser sur les eaux et sur les fonds; près des berges, des Aprons fouillent les fonds caillouteux.

— Roi Apron, petit poisson en voie de disparition, reconforte-toi, les poètes reviennent par mille.

Au grand midi, alors que scintillent les aveuglants éclats de lumière lointaine, je distingue un temps qui semble traverser tous les âges. Je le laisse me pénétrer, ce héros de ma vie, mon indirigeable. Il est si fantastique d'être homme debout, universellement aimé par la vie. Si prodigieux d'assister, en cours de route d'homme, à tant de beautés et de s'accorder aux naturelles grandeurs. Les yeux de mon enfant ne s'y trompent pas, je fais partie intégrante des chefs-d'œuvre du monde.

De ma cinquantaine fleurie, je retentis aujourd'hui dans les intervalles des hauteurs de l'existence. J'apprends à cohabiter avec le merveilleux proche. Les jours d'automne condensent la lumière des trois saisons rassemblées si bien que je m'attache au caractère spirituel de l'automne. C'est une saison fouillée qui unit deux rives. Une périphérie parallèle à la st-Jean et j'en saute de joie dans mes pensées. L'automne a fait

germer le printemps, et ciel! Qu'ai-je fait pour que ce soit de si beaux jours de ma vie? Rien... rien d'autre que d'exister, sans jamais me faire oublier. Je retourne en arrière et traverse ce pont secret des relations avec ma destinée. C'est un fil invisible qui ajuste l'automne au printemps, là qu'il est encore possible de récolter les semences d'auparavant. Je pars de la dépouille de ma tête d'eau. Aux détours des routes intérieures, je transperce l'été. Je me souviens...

Dans le mai et juin de mes jours, j'avais coutume de me lever avant le potron-solaire. Sans dissimuler aucun prétexte, tel un bouton d'esprit prêt à éclore, je me greffe à l'aube, mon lieu de prédilection. J'ai toujours eu ce sentiment d'avoir à cette heure, la priorité et l'exclusivité de ma solitude. Je sens la vie me provoquer avec son code inconnu et me transporter dans ce qu'elle a de grand. Où en suis-je avec mes projets, mes amours, mes incontournables prises

de conscience? A cheval sur mes principes, je galope avec, pour les rendre en accord avec ce qui se métamorphose. En fait, je printanise ma vie intérieure. Le début et la fin de toute chose se différencient par des processus, des phénomènes, qui n'ont de cesse la transformation. Mais n'est-ce point une seule et même chose?

Par exemple, présentement, il pleut. Que ce soit une avrillée ou une giboulée, cette eau tombe diversement du ciel. Toujours la même eau sans jamais être la semblable. Pareil pour les vents et pour tous les phénomènes que nous ne savons plus observer. Rien de tel que de se lever avant le point du jour pour se joindre. A mon réveil, je peux analyser tous les rêves qu'il me plaira, toutefois, si je ne sais pas à quoi je suis relié durant la vie de mes nuits; il me manquera un maillon à ma reliance. N'est-ce point ce que fait la psychologie cousue au fil des ans? Elle croque le sommeil à pleine tête et s'endort avec des

ronrons redoutables. Ensuite elle prétend dire ce qui s'est passé. Ah les cons! Analyser, analyser, mais en ce moment il y a un coquelicot qui est en train d'ouvrir ses pétales. Vous allez encore louper sa floraison!

Une fois, l'esprit dans ses dehors, je contemplais ma compagne dormir avec de gracieuses façons. L'être féminin... la préférée de mon imagination, le sacre des pousses dans sa toute splendeur. Je lis dans ses yeux clos le printemps de sa jeunesse folle. Quelle féerie de la poutouer à l'aube! Compagne de mes jours, vêtue d'une robe féminine, moi d'une cape masculine. Cependant, n'est-ce point la même étoffe! Celle de la vieille souche du genre humain? Une souche qui pense.

Et ainsi de suite... je peux traverser des ponts jusqu'à la limite exacte de mon ignorance, vis-à-vis de la vie. Or, il y a toujours un sens à ce que j'ignore. C'est là que je vais et que je me rends. En printanisant les

manifestations du vivant que j'observe avec aptitude, je pressens leur genèse et leur raison d'être. Malheur! les intellos de feuillage avec leur protéine intellectuelle polémiquent sur l'œuf et la poule, comme si cela était deux choses distinctes. Quand on prétend penser, Messieurs les braves du naturalisme, on ne se morcelle pas dans un savoir de garage. N' imaginez pas découvrir le genre humain par pièces détachées tout en mangeant une omelette!

Hélas! fidèles aux préjugés universels, nous pouvons tout décortiquer sans jamais comprendre le phénomène observé. Alors, il est fort aisé de s'accrocher à un maillon, aux assertions et de ne plus les lâcher tout en parlant de la pluie et du beau temps. Ce qui vient en premier par ordre d'importance, c'est la pensée. Mais faut-il encore savoir ce qu'est la pensée! Certains sots pensent que la pensée se trouve dans la tête d'eau de l'homme. Allons, allons! Le centre du

monde ne se trouve pas dans le carafon, si gros soit-il! Voyez, à l'école, les programmes scolaires apprennent à intellectualiser et non à penser. Le résultat est programmé par la fatalité, tant ces enseignements sont rivés au passé et à un futur sans avenir. Il est logique que nos enfants aient des entorses aux bonnes mœurs, frustrés de leurs rêves irréalisables.

Ne devrions-nous pas plutôt écouter cet enfant ou l'adolescent qui nous dit: Non, je ne veux pas aller à l'école, non, je ne veux pas aller à l'école! Pourtant, n'y a-t-il pas la syllabe magique qui devrait nous interpeller? Que de branle-bas faut-il pour qu'un pays comprennent ses mauvais fonctionnements! Hé! il ne les a toujours pas compris, de là sa profonde mélancolie. A cela, ce matin de printemps où je contemple dans mes songes ma Lonla, le miroir de la vie me reflète ce qu'il y a derrière nos quatre petits yeux d'homme: un autre regard de conscience qui pousse en

avant vers un autre état de conscience. Nul doute, notre promenade sur Terre va s'achever en un clin d'œil.

Loin de moi la paix promise et les paradis de savants. En vigie du noble bon sens, bon pied bon œil, j'ouvre au passage, mon clapet jusqu'à ma trappe. Oui, pour dire que les vieux ne sont pas hors d'usage et bon à jeter. Les anciens et les enfants ne sont qu'une seule et même chose: le complément de l'un des plus grands secrets du monde.

Et puis, à voir les jolis yeux de ma bien aimée, ils embrassent ma vision dans le seul dessein d'un événement: la vie. Ils n'ont gardé du ciel que le plus pur écho. Celui de la naissance. Les yeux de l'homme sont habités et je ne fermerai jamais le regard sur ce que je vois.



Quand brille l'instant

Disposition, état d'esprit, imagination... je vois au mieux la réalité que par les yeux de mon cœur et par sa force affranchissante. En ce sens, avec les yeux d'autrui, ceux de la vie, mon regard s'agrandit. Et qu'est-ce que voir, si ce n'est se relier à notre lumière intérieure? Ce qui ne signifie pas que ce que nous voyons soit toujours beau. Que voyez-vous mes yeux, à l'instant, alors que j'ai cessé de ramer?

Ô, je vois des ruisselets brillants de coiffe qui cascaden à travers les prés pentus. Ils affluent et se joignent à nous, pleins de force et de saveur.

Ciel! Il en vient de toute part, sans pour autant grossir le cours d'eau principal. Ils caquettent ruisselants de vertu et se transforment illico en rivière aventure. Dorénavant, la vie des versants avec son élan se prolonge... Les libellules bleues à grosse tête ronde se mêlent au rendez-vous tandis que les éphémères se lient au spectacle. Elles caressent l'eau et dansent leur dernier jour. Les ultimes passereaux s'en régaleront tandis que les gobages se multiplient d'un flot circulaire. Des ondes se propagent en cercle. Elles se remorquent et tiennent ainsi remarquablement leur partie dans le récital de la nature. Un seul centre, une seule impulsion... toujours la grandeur du ciel.

La vie se renvoie la balle, et ce coup-ci, c'est à moi de jouer. Je l'attrape, j'assiste, je partage, je participe, je renvoie. Voici, noble lecteur; je tapote l'eau et je continue ma route, plongée dans ma source. Je démêle la réalité d'avec mes apparences, ce qui

me rend sans cesse comme un nuage. Je passe inlassablement sur cette gamme des mouvements et des formes, au fil de l'eau, vers le plus bas et le plus profond. Pas à eau et eau à pas, cette descente vers la mer me fluidifie en épisode humain. Qu'est-ce à dire si ce n'est décidément un chemin vers lequel je descends et qui pourtant, me fait monter?

Hardi, je m'emmène au large, en me demandant si la plus grande traversée n'est pas la pensée. Je me donne la préférence et interdit au hasard de décider sans moi de tout et de rien. Je me déligote des délinéaments de mon destin. C'est que mon roman d'homme est réel. Je me déparque, je me déménage sans dehors. J'y trouve au tard de ma vie un soulagement, une délivrance. Je m'occupe de mon Bébé Etoile, mon héros.

Au fait, qu'est-ce un bébé étoile? Un visiteur, une visiteuse, du genre humain qui s'essaye de briller! Une

lumière qui se lie et se délie de ce qui l'a conçu dans la culture de la grande Odyssée! Ah! pour le grand honneur d'exister, face à la grande nature. Tant de révoltes et de recherches à ma vie parsemée d'embûches et constellée d'actes libres. Oui, pour la simple et bonne raison que j'ai toujours voulu savoir ce qu'était un homme. Et croyez bien que je compte sur la continuation de ma quête pour en savoir davantage. Tiens, alors que je pénètre ma vraie nature, que j'essaye d'habiter mes angles morts, voilà t-y pas que j'entends des grondements. Je ne rêve pas, un bruit menaçant et prolongé se fait entendre. Ce ne sont pas les quintes du tonnerre, mais bel et bien des contrebasses d'une gigantesque chute d'eau. Ah la grondeuse! L'expression concrète de ma philosophie, ma toute belle. Néanmoins, je me soucie de mon évidence. Je regagne aussitôt la rive pour la contourner parmi les champs.

Ouf de soupir! Le danger devancé, je marche ma coque sur l'épaule dans une prairie envahie de canche, de fétuque et de pâturin. A ma grande surprise, de magnifiques vaches blanches aux mouchetures châtaines pâturent l'herbe en surabondance. L'une d'elle m'aperçoit et meugle, meuh! meuh! Elle tient la note et sollicite un taureau à se captiver à ma présence. Poudre d'escampette aux talons, j'évite les bouses fraîches tant bien que mal et enjambe une clôture en barbelés soutenue par des piquets en pin.

Et ange soit loué, elle n'est pas électrifiée! Néanmoins, bon pour quelques égratignures dans la campagne, je trouve réconfort dans le pré avoisinant. En fait, c'est une tréflière. Et d'emblée, je suis accueilli par des milliers de trèfles rouges, d'ordinaire à fleurs roses et mauves.

Indiscutablement, ils se révèlent être seigneurs et maîtres des approches. Comme le soleil n'a pas encore

bu l'aiguail sur leurs feuilles, au passage de mes pas, j'apprécie leurs caresses fraîches sur mes jambes nues. Bien que j'aie envie de me rouler complètement dans cette trèflerie, j'opte pour une danse improvisée. Je rentre ma bedaine, ma petite boudine de bourlingueur des quatre vents. Je pose ma coque à terre, et sans radio, sans règle, sans rythme, d'un chic marginal, je danse dans le grand sens, avec comme cavalière: Automne.

Mes pieds adhèrent à l'humidité qui gorge le pré et laisse leurs pas. Elle me fait tourner avec grâce. Elle me sentimentalise, m'entraîne et me guide jusqu'à mon étoile. Que de grands moments en silence où j'entends retentir mon amour d'entrailles! Je valse, d'air, d'eau et de vent. Oui, je valse de tous les plaisirs du solfège, jusqu'à ce que je plie mon genou droit à terre, la main gauche en l'air, pour faire part à la vie de tant de félicité. Je la salue d'une grâce enjouée.

Je butine quelque peu l'espace pour m'orienter. Je me replace dans le monde, et je regagne tranquillement la rivière. A quoi bon perdre mon temps à chercher un trèfle qui comporterait anormalement quatre folioles que le mensonge collectif considère comme un porte-bonheur? Pas de fer à cheval et encore moins de pèse-bonheur. Ce n'est pas mon genre. Je n'ai pas besoin de rocambole, car mon ailleurs se trouve toujours maintenant. L'immense chance selon moi, c'est tout de suite, n'importe où, n'importe quand... mon seul bonheur: c'est de vivre l'instant.

Vivre, exister, sur ce chemin que je suis entrain de me frayer d'aucune sorte.



Ma dame de compagnie

Je suis vrai de moi-même à travers cette flore embroussaillée et couverte de rocaille. Qu'importe qu'elle me grafigne, la sauvageonne! Désormais, je me transforme en sentier méandreux, utilisé par tout un monde invisible. Si surprenant soit-il, j'en conviens, et pourtant...et pourtant, si réel. Les divinités agrestes passent par là tous les jours. Je descends un sentier à travers bois. Les arbres se découvrent peu à peu. Je me rapproche de la grondeuse. Les odeurs humides de la rivière me pénètrent les bronches. Faut voir! Quel rompement de cadence! Quel saut et surtout, comment vous le dire avec des

mots doux? Emouvante, sensible, puissante, classieuse, elle ne laisse aucune trace si ce n'est «être.» Dans une perspective de magie, l'escalier d'eau descend sur ses marches brutes, d'un à-pic de plus de vingt mètres.

Oui, c'est bien ma rivière qui tombe en cataracte comme un ouvrage empreint du ciel. Lustrée, translucide, limpide, elle caresse le corsage des airs avec ses cheveux d'argent tout en déployant sa longue robe de cristal sur le lit d'un escarpement rocheux recouvert de mousses.

Je vis d'eau fraîche...l'amour, je ne sais pas ce que c'est. Et ceci, pour mon plus grand bien. Je lui cours après. C'est un grand jeu, un classique. Mes oreilles chantent tandis que mes yeux s'émerveillent. Je m'amuse sur des pas japonais et je me rapproche prudemment aux abords de la cascade. Soudain, d'un seul geste, je me trempe jusqu'à mi-corps dans le naturel bassin. Cependant, les embruns froids me glacent tant le

visage, que je plonge tout mon corps. Je disparaissais quelques instants à l'intérieur de ce recueillement d'eau fraîche.

L'espace et le temps disparaissent à leur tour. Les yeux clos, l'âme en cercle, point de repère. Je me blottis dans mon intime profondeur. Je me transforme en vésicule d'eau jusqu'à plus souffler. J'entre dans mon anéantissement. Tout s'oublie, sauf la vie. Ma tête d'eau me le rappelle. Je jailis, éruptif, emporté par le souffle des abysses et je regarde à nouveau côté Ciel. Ah, fallait voir! Il fait bon exister en Franche-comté. Nom didiou!

Comme rien ne presse, je prends le temps de frissonner. Ainsi, je m'éloigne des grondements de la chute pour prendre relâche sur de la vieille roche carbonatée. Je m'égoutte et m'allonge sur ce gros bloc de matière minérale sans pour autant paraître plus long. Magnifique de forme, à son contact, je reconnais en lui son histoire et sa principauté calcaire.

Alors que je prends toutes mes aises, que je me laisse tomber dans un bienheureux assoupissement, il me semble entendre une voix s'exclamer avec l'intonation d'une cloche de pâques:

— Vous ne vous imaginez tout de même pas rester là!

Je sursaute, je tends l'oreille, je me lève avec un profond sérieux, et je regarde tout autour de moi. Quelle salade! Personne...si ce n'est la sauvagerie de l'entrée d'un défilé qui m'enveloppe. Susceptible de nature, coque en main, je prends mes clic et mes clac. Après tout, il se peut que la roche n'ait point envie de me supporter. Soit! Je regarde princièrement une dernière fois la pure. Salueur solitaire, je lui rends grâce pour tant de beauté et je mets le cap en direction d'escarpements encaissés.

Désormais, le profil de l'eau et le paysage change. Les gorges creusées au travers de fissures calcaires crayonnent les reliefs. Sur ma coque,

j'accepte déjà avec jubilation tous les détours que vont me proposer ce couloir spectaculaire. Taillé à pic, les falaises de calcaire et de marne dessinent un nouveau spectacle. Elles reçoivent sur leurs flancs des strates qui crayonnent la falaise. Sur les parois ruissellent des eaux sauvages. Aux tournants des âges et ceux du vent, la vie passe et va où elle veut. Jour d'hui, je suis aussi la vie.

Un centre dans le centre. A présent, je navigue sur une eau plus brillante que la nacre. La vallée décline, le lit de la rivière se creuse et le régime se fait sentir et entendre. Parfois le lit s'étrangle. Tout comme le cours d'eau, je joue avec les formes concaves et convexes des berges. Parfois, je contourne des revêtements accidentels et des marmites creusées par les tourbillons. Avec une vitesse de courant sans danger pour mon embarcation, je m'unis à ma voie d'eau et ses couches profondes. Dès que je peux, je contemple le paysage. Il y a tant de

grottes non miraculeuses, perchées, que la nature a fouillées.

Les falaises abruptes de calcaire présentent une remarquable variété de reliefs. De temps à autre, elles dressent des pans verticaux, d'autres fois, elles s'étagent en gradins sur lesquels se réunissent des pins rachitiques et des buissons. Un peu comme si la vie appelait la vie à l'impossible limite. Peut-être verrai-je un Jean le Blanc suspendu en l'air, remplir les vents de ses cris. Un beau circaète aux doigts armés d'ongles forts, au bec puissant, arqué et pointu, prêt à fondre tout à coup sur sa proie. Cependant à regarder dans les hauteurs, je devine des plateaux fissurés collecteurs de pluie et distributeurs d'eau.

Ahlala! Quel amphithéâtre! Mouvements, formes, sons et couleurs... Sous de multiples configurations de vie visible, je palpe le féérique qui se revêt au-delà de tout concept. Je suis mieux là qu'au

boulot... Nul doute pour moi, le merveilleux est descendu sur terre, projets en conscience. Il est de plus en plus clair pour mon penser que l'indépendance de la vie rayonne tout autour de la planète. Sous la forme de, sous l'apparence de... même moi je suis là, pour vous dire!

J'ai débarqué dans le genre humain une nuit d'hiver, une cavalerie d'étoiles aux trousses. Et mon originalité est d'être là, présent dans ma conscience active d'homme. Pèlerin en forme extérieure de bébé, d'enfant, de jeune homme, d'homme debout. Jour d'hui, d'un vieux qui passe. Mon dedans se prononce et se révèle et je donne forme à mon vase inconnu pour l'accueillir avec noblesse et partage. Oui, car je ne m'appartiens pas. Je m'offre, je reçois, je me donne, je me livre à la non propriété au plein sens du terme.

Ah, si ma bien aimée était là! Mon aile blanche, ma tendresse! Elle me servirait de plume pour le dire avec

des mots de nos vallées. C'est qu'avec l'âge que revêt l'expérience humaine, une bien aimée prend la forme d'un indispensable mystère. Les moments forts de la vie sont capables des plus grands effets. Assurément, et comme je ne trouve pas de termes dont l'intensité a un grand pouvoir d'évocation pour l'exprimer à ma Tendrette; je lui envoie une pensée vivante du balcon de l'invisible.

De ma poste du cœur, Gracieuse recevra le message sur-le-champ. C'est le troisième de la journée. Je ne vous avais pas dit, je lui partage mon reste d'odyssée. Cela se remarquera une fois de plus par ses effets... Grosso modo, depuis qu'elle est au Ciel, elle me manque. Didiou! Cela fait plus de douze-ans, déjà... Ce que le temps passe vite...



Parages et méditation

Au fur et à mesure que je navigue, la vallée semble s'étendre et se régulariser. Les gorges ont pénétré la plaine. L'eau n'a plus la même couleur, elle est plus sombre, plus profonde. D'une rivière à l'autre, les miracles de la nature vont bon train. Les plus beaux lavoirs de France sont là. Les cumulus de beaux temps étirés par le vent calquent le ciel de mythologies. Quant à moi, aussi nu qu'une couleur, j'observe les changements de décors que présente un pays de collines et de fraîches vallées.

De grands méandres élargissent le cours d'eau. Les talus sont en herbe folle et jalonnés de terres en jachère;

toutefois le paysage est dominé de prairies de graminées blondes. Au loin se détachent des coteaux, des collinettes, mais à voir, je ne suis pas le seul élément de circulation maritime dans les parages. Contrairement au comportement bâtisseur du castor, il me semble reconnaître un rongeur de la confrérie des ragondins. Oui, c'est bien lui avec la section de la queue ronde, le valdingueur des berges. Il longe les bords, le visage peluche au ras de l'eau, les moustaches à l'air. Il sait m'ignorer avec respect. Il est magnifique et me rappelle son plus petit cousin, le rat musqué.

Ce sont des hommes qui les ont importés pour créer des élevages dans le but de produire de la fourrure, mais les voici aussi libres que la martre. Bonne mère, la liberté! En tout les cas, elle ne se situe pas sous la croisée des transepts de la cathédrale de Chartres. Je pense cela à cet instant car un souvenir émerge dans ma mémoire. Lors d'un séjour à

Chartres, j'avais vu, de mes yeux vu, un homme à l'état colloïdal. Heu... je veux dire par-là, que ce touriste épouvantail restait planté comme une béquille des champs sous la croisée du transept, la journée durant.

Comment vous dire, de l'ouverture à la fermeture, sans se déplacer. Sans blague! il semblait avoir un entretien secret avec le très haut, mais avec cette apparence d'une grave discussion. Ce qu'il avait l'air limité d'attendre l'esprit saint lui tomber sur le péricron. Dedieu! celui-là, croyez-moi, il n'avait pas besoin de masque en plâtre pour sembler vrai. Un authentique de la communauté des authentiques. Le collier de serrage à neuf! Ah! Le braconnage des cieux est un brigandage intellectuel qui n'est pas près de disparaître.

Voilà que parler des faiseurs de miracle me fatigue. Mais cela tombe bien, je longe une petite île étroite qui s'étire avec le cours d'eau. Un terrain plat formé de gravier blanc et de

rochers s'impose à ma rivièrette qui gentiment se transforme en fleuve, semble t-il. Je me sens une envie singulière de faire une pause sur cette grève blanche et mobile. A mes premiers pas sur le rivage, je m'aperçois que l'été a grésillé tous les lichens qui tapissent les grosses pierres. Vraiment rien à voir avec le lichen d'Islande qui est transformé en gelée, en pâte, en sirop de lichen, puis utilisé comme pectoral. Ce végétal-ci, brûnatre, brûlé, est lié à l'association d'un champignon et d'une algue vivant en symbiose. Il me vient à l'esprit que les manières de l'intellect ressemblent étrangement à cette flore lichenique extrêmement résistante à la sécheresse, au froid et au chaud. L'intellectualisme, sens dessus dessous, avec ses pensées miasmatiques n'en fait qu'à sa guise. Il est sans capacité d'engendrer la vie, gélatiné dans le tableau de la vie sociale. Les hommes fusionnent alors avec les pensées mortes dans des structures qui fuient

comme la peste l'acte libre. Et le comble est de se croire avec sa tête d'eau, plus intelligent qu'une ligne d'horizon que forment les vallées de la franche-comté.

Ah facule! V'là-t-y pas un robinet graisseur qui dégouline dans ce qui nous ficèle à notre pacte social. Ma première et véritable alliance avec la vie me considère homme par une conscience prolongée de sens et de liens. Sensas! Mon souffle est mon seul contrat, ma seule autorité. J'habite et développe une relation d'homme avec le règne minéral, végétal et animal que je salue au passage. Je me transforme en poussière pensante. Mais sais-je vraiment ce qu'est la vie du monde des pensées auquel je suis lié ? Je suis un secret dans le secret. Je me tais. Je me transforme en silence... Seulabre, je sais de mon instant, de mon bruissement intérieur, ce que mes sens dessus dedans m'informent: ma réalité.

Je sens dans mon corps, mes pieds

nus de quinquagénaire adhérer à la grève tiède. Mes jambes me font penser aux cornes des vaches dessinant une coupe qui les relie au ciel. Je m'unis à la distillation de l'instant. L'air pénètre les pores de ma peau, mon ventre respire, le sang m'oxygène. J'entends le chuchotement du vent. L'air et l'eau entrent en contact. Le souffle frais rend audible le clapotement des flots qui rencontrent la berge. Je m'écoute entendre, si semblable à ce que je suis dans mon instant. Je sens se distendre mes liens avec le monde physique. Oui, c'est bien une passion de vivre qui résonne jusqu'au bout de mes perceptions subtiles... Je suis de l'invisible vivant, un invisible pénétrable et sans forme. Je crois déjà deviner une volonté pure qui appartient au Temps des secrets. Est-ce là que je peux tirer mes ressources pour saisir le genre humain auquel j'appartiens?

De l'impalpable, de l'impercepti-

ble, de l'acte de conscience en extension. Le génie de rien, c'est d'être. Je navigue entre les deux, et parfois à l'envers du décor. D'un temps séraphique au temps du quotidien, je me feuillette dans la grande magie de la lumière et dans mes appels intérieurs suspensifs. J'apprends ainsi à lire en tout sens. Ce que je suis ne se voit pas à distance ordinaire. Mon noyau central, ma certitude, se devine, se pénètre, se manifeste, sur le trajet de mes états de conscience.



Beethoven

Une merlette flûte si merveilleusement qu'elle me rappelle à mes sens quotidiens. Oui, à l'entendre, à coup sûr, c'est une merlette. J'ouvre les yeux et je m'assois sur un tronc d'arbre mort. J'entends sa musique cosmique se propager dans l'espace. Je cherche la cantatrice du regard, mais je n'arrive pas à la découvrir. Majestueuse de son chant, ses notes pures donnent au lieu sauvage un accent de sublimité. Je l'écoute se promener dans le réseau sacré d'un solfège sauvage. L'art rend libre, il est le plus grand bien de l'homme, disaient les vieux dans les campagnes

de franche-comté. Nul doute à ce sujet, la nature me le rappelle à chaque instant. Emerveillé, je siffle quelques notes à mon tour sur l'étendue de mon larynx.

Soudain, l'oiseau s'arrête. Je reprends de plus belle puis j'attends, dans l'espoir d'établir un dialogue. Magie! La merlette siffle exactement les mêmes notes, amplifiées par la table de mixage: Merlattine et Cie.

Instantanément, d'une émotion jaillissante, je lui donne le ton et lui suggère le début de l'hymne à la joie, de frère Ludwig, et par tous les détours de l'espace. Elle me voit sûrement venir, elle joue le jeu. Elle m'aborde, je l'interroge. Elle chante après moi les notes que je lui siffle. Remarquable! Je me donne ainsi le but de lui apprendre la première partie de cette neuvième symphonie. Cachée dans les branches, en grand apparat, elle se livre totalement au dialogue des sons et nous commençons à nous

rincer le cœur par les chemins du Ciel. Pas de repères, pas de répétitions, l'invisible prend mouvement, son et forme dans un rapprochement entre l'homme et l'animal. Ô vie, comme l'on se joue de toi et de tes secrets!

Je conscientise pleinement ces plaisirs de vivre que procure le merveilleux de la vie. Et en effet, la merlette et moi sommes en synergie, une palette d'harmonie sur un fond de nature. De là, de cette communion, je m'exclame avec plénitude:

— Je te baptise Beethoven, toi l'oiseau inspirateur de la cristallerie des âmes. Toi l'aisé des airs, le chanteur des ciels. Nous dialoguons pour nous aimer et non pour nous entendre, tandis que les hommes entre eux se confrontent à des niaiseries pour ne pas se comprendre. Le verbe chez les hommes est devenu une écœurante banalité sous la houlette d'un cartel littéraire qui s'est séparé du monde de la pensée.

Comme cela est vrai. Cependant, toute l'Académie est là, mon amie. Pas de médaille d'écolier, pas de prix chocolat. Le merveilleux vaut mieux que cela. Les arbres nous écoutent, l'air est un habit chaud. Ce sont bien nos affines appartenances et bien plus au-delà de nos apparences. Voilà que j'ai appris l'hymne à la joie à un volatile. Heu... tout du moins, la première partie. Heu... serait-ce lui qui me l'aurait suggéré? C'est précisément ce qui arrive quand on doit partir: l'on resterait bien encore un peu. Cependant ma route d'eau m'attend.

L'esprit tranquille, après avoir cagnardé quelque peu, j'embarque sur ma coque, en essayant de la voir ma merlette, sur son territoire jalonné de coups de sifflets et de verbes. Je n'entends plus que le courant qui m'appelle, tout aussitôt, silencieux, et à vrai dire, irrésistible. Avec une sorte de rajeunissement, je me

raccorde à ses ondes sur un air musical qui m'emporte. Fleuve-moi vers la mer, douce et tendre riviérette! C'est que, désormais, le cours d'eau se distingue par nombre de sœurs affluentes déterminées à la métamorphose. Cela coule en abondance comme si tout allait à une seule et même évolution. En attendant de rejoindre l'ensemble des eaux salées du globe, je me sens naviguer sur un fleuve de glacier. Tantôt étranglé par des défilés, tantôt élargi par des beautés éternelles. Ma voie devient un caravansérail des eaux.

Caravanier de l'âme humaine, je me carapate dans la direction opposée de tout ce qui carambouille le bon sens de la vie. Acaranba! Mamamilla, mon contrat social n'enduit plus de caramel mes jours de congé. Vivre est devenu un acte libre propre à défier tout ce qui se meurt. Je me meurs pour le compte du verbe... Sans tourterelle, je me rends fidèle à ma vie, en allant vers

la mer. D'ailleurs ce dévouement, contrairement au symbole de fidélité ne sera jamais intellectualisé.

La vraie vie ne se symbolise pas dans une tête d'eau, soit par des rêves, des traits de crayon, des calculs, des dessins et monnaie conceptuelle de convictions. La relation avec le vivant n'est pas un domaine concédé à titre de tenure intellectuelle, par des seigneurs fabriqués dans un atelier angoisseux du genre humain. Comment peut-on s'écarter du réel et prétendre connaître la distance de notre séparation et ensuite la figer dans une attitude conventionnelle? Même les berges ne veulent pas du figisme, du gibernage, du bouquinage des salons spirituels et de leurs parlottes de bibus ...

Ah! ma vie dans la vie considérée comme la vraie, mon invisible n'est pas figurable. D'autre part, je n'ai jamais aimé le bouillon figé par le froid. Vous savez, ces propos qui expliquent savamment la vie, la

mienne, la vôtre, par des traités de la morale devenus pervers jusque dans les plus simples choses. La société morale a disparu dans le sang même de nos propres veines. Dois-je me rendre invisible pour retrouver un sens au sens de ma maison royale? Oui. Cherchez-moi. Une partie de moi l'est déjà dans ma structure solide, sans gros plan comme au cinéma... ici tout est réel.



Le partage des eaux

Sur l'eau, j'envisage ma vie dans tout ce qui l'entoure. Et voici que ce voyage me moitit les pensées. Elles respirent des idées neuves avec comme point d'appui le chemin d'un homme dans le genre humain. C'est au premier plan, une vie qui se détache du temps présent. Les vallées ouvertes, peu à peu, je me revitalise dans mon éloignement terrestre. Preuve que je peux agir et percevoir hors du temps. Trop souvent, en lutte contre la fatalité, rien ne peut nous en arracher, je l'avais oublié. Tout ce monde créé dans la tête n'est pas le monde. Il révèle un intellect jaillissant de représentations mortes

qui assiègent le front et le cœur. Dans ses moindres parties, la tête veut être la cause entière de ses certitudes. Alors, il en ressort des bombardes et de la foudre; toutefois, elle n'est jamais l'orage. C'est une des choses curieuses de notre époque de toupie folle. Attrape qui peut une pensée vivante!

Je navigue, je pense, tandis que j'oublie que le fleuve est en train de bâtir un delta aux deux bras inégaux. Déjà, j'aperçois des mouettes blanches et des nuages de mer. Elles arrosent les airs de mouvements d'ailes et m'indiquent que la vaste étendue d'azur est proche. Je choisis la route de l'est. Ciel, comme elle a changé ma riviérette des sources et des pluies! Elle a enrichi tant d'eau qu'elle est restée la même sans jamais être la véritable.

Je vois au loin un pont en arc qui enjambe le bras et un désert de pierre qui marque la fin d'une étape. Je décide de faire une halte pour

observer cette fantastique courbe minérale. Ci-devant, cinquante brasses avant de franchir l'œuvre, je me pose sur le bord de la rive où tout paraît si serein. Les pierres calcaires semblent salées par tant de brises marines passées là. Elles semblent même suintées de particules de sel. Quant au pont, il semble relier un désert de pierre à une île herbeuse coupée d'étangs. L'ambiance est des plus étrange par tant de contrastes. L'air n'est plus le même, il appelle à l'immensité.

Alors que je m'imagine chacune des nymphes de la mer chanter et danser, des hommes s'approchent sur le pont. Deux silhouettes vêtues de sayons de pâtre et de vieux croque-nots qui à coup sûr doivent bailler sur le cuir. Ils sont deux et je distingue parfaitement la partie supérieure de leur corps qui s'appuie comme dans un écran de télévision malsaine. Ils me scrutent méchamment et je devine que ma nudité, ainsi que le

cuivré de ma peau les dérangent. En pareille occurrence, impossible de me faire discret. Je suis bien là, nu, près de ma coque de noix. Je les regarde à mon tour. L'un deux lance une pierre dans ma direction et ils se mettent à rire à pisse-vache. Bien que je sois hors de portée, de pied ferme, je persiste à les observer comme si de rien n'était. Cela ne me met pas à ressaut. Tout au contraire, debout, la main en visière sur le front, je dévisage ces semblants d'hommes qui ne baissent pas le regard.

Quelle faquinerie et quelle ambiance d'Aygue boulide¹! Celui de droite, une cibiche au bec, a une barbe comme un fleuve, le nez en forme de groin et la nuque taurine.

Et Pristi! l'autre...heu... non... mais si. C'est un homme-femme, profondément modifié par un mélange

¹ Aygue boulide: potage fait essentiellement de gousses d'ail bouillies dans l'eau.

d'illusion et de réalité, le visage piqueté par l'abus du picpoul. Il grommelle des injures agouantes dans ses caries. Les compères semblent se régaler de plaisanteries salaces sur mon compte.

Par salopin tête de groin! Pour sûr, ce ne sont pas des Roger-Bontemps, et encore moins des grossiums. Non, cela ressemble à la salsa des greubes et des pipi-rooms. Une nouvelle civilisation... Nul doute, de vives contentions habitent le reste de leur intelligence. Ils aimeraient me donner une aubade, je le sens. En pole position dans la pie mère, une plombure de l'âme les aligne. Un mômaque et une mouffette viennent vers le pont en braillant à tout berzingue comme s'ils avaient un loup aux fesses. Sûrement la descendance de ces claque-patins.

Avec le culot d'une lampe à huile, je profite de ce bref instant qui me détourne de leur attention, pour repartir aussi vite sur ma coque. Une belle circonstance favorable, je mets

toute la gomme! Cependant, ils se rendent compte que je viens de franchir le pont à l'instant. Les gougnons semblent vivre cela comme la pique du jour et, tour à tour, sans explication aucune, ils me jettent des pierres qu'ils ramassent sur le pont. Je me blottis dans ma coque et me protège la carafe des projectiles. Il pleut des pierres comme ils crient dans leurs âmes.

Je suis touché à plusieurs reprises et diable soit loué, le courant finit par me sauver de cet enfer. Des rougeurs enflent mes bras et je crois être gagné par la rougeole des géants. La coque tient le coup et je prends exemple sur elle. Hum! il n'y a eu que demi-mal que d'avoir croisé ma route avec ces demi-diables. Je nettoie mon embarcation du culbutis de caillasse et me raisonne.

Quel reflet et signe de notre époque je surprends là, me dis-je, Bocampe sur un arbre perché! C'est la fonte de la plombure des âmes, le

ricochet universel et sans logique qui fouettent les surfaces. Adieu siècle sans profondeur et sans sculpture. Les télévisions de l'enchaînement égorgillent les consciences. Entendez donc! ce sont les bip bip des rats d'âmes, avec leur service portable du tout à l'égout tandis que les médias des apparitions sous l'égide de la fausseté noire, chargent l'espace d'ir-réel. Les âmes carentielles de la plus belle eau viennent de côtés et d'autres des rives polluées car elles ne se lient plus au réel. Avec toutes les faveurs de ce qui n'existe pas, une humanité se profile au désir d'exister davantage.

Oui, dans la hiérarchie des illusions et des spectres. Un miroir les reflète, les rend authentiques et ensuite l'histoire les répète en les adaptant aux différentes époques. Mais cela sert-il vraiment de s'égosiller à le dire, lorsque prédomine la surdité de l'âme chez des affiquets qui agrafent leur intellect aux maux du siècle? Soit! Ce

n'est pas demain la veille que l'homme deviendra un ange dans l'évolution, et pourtant! Je saisis autant le merveilleux qui demeure que le laid qui, par-dessous, le met en relief. Que vois-tu cher lecteur? Oui c'est ton ange. Au milieu coule un petit homme et aujourd'hui, c'est moi, c'est à mon jour le plus long de s'écouler. Tandis que ma peau enfle, me brûle à cause des rougeurs.

D'une manière soudaine, une insolite brumaille apparaît sur les eaux. Par toutes les brusquembilles de la méditerranée! La vapeur d'eau se condense de telle sorte que je ne vois pas plus de dix brasses au devant. Je suis où? Au pays des brumes! Dubs²! Qu'importe, je vais vers l'océane par un seul Rhône.

² Dubs: en francoprovençal, Doubs



Le golf de l'anneau

Prudemment, ma coque de noix et moi flottons sur des eaux brouillassées. De plus, il fait mouille-mouille, ce qui me fait sourire sur le bienheureux de mon néant. Trempe jusqu'aux os, je sens l'humidité rôder dans ma carcasse si bien que les sonorités musicales de la pluie enchantent ma joie d'être ici-bas. Elles font courir un bruit de l'amour de la vie qui se diffuse sur les ondes. Nous tous, le monde des hommes.

Ah ça oui, menue branche fut-elle mon existence, tandis que je suis capable de parler à la nature, à tout instant et comme bon me semble. Et

d'aller ordinairement à sa rencontre au prix de mon absolue solitude; l'amour a pu faire sa part, moi mon chemin, et l'eau, son œuvre.

D'autre part, heureusement que dans les massifs encadrés de l'intellect, j'ai su construire des drailles³ pour aller bien plus loin que ce que le tableau des braves ne le veut. Je me suis brouillé avec la politique, les religieux, les béni-occultum, les scientifiques et toute la smalla de dentelles spirituelles. Seule condition pour ne rouler à aucun compromis de système de bon brave. Tout cela pour me réconcilier avec moi-même: un être indéfinissable.

On raconte à ce propos, en Terre Jurassienne, que comme tout ce qui est indéfinissable, trop souvent, l'intellect, se régale à en faire des nœuds de vipères dans des vallons ombreux. Je me hâte d'ajouter que

³ Draille: mot employé en Languedoc pour désigner le chemin de Transhumance.

le poète saura dénouer tout cela à la demande que lui fera la vie. Le genre humain n'est-il pas une grande nation qui ose être l'idéal de sa conquête plus que tout au monde?

Pouah! pouah! Clé des champs, sœur qui s'ouvre à la grandeur de l'âme, je suis né sous un cagnard et voici qu'aujourd'hui je suis roi du monde, dans ma demeure la plus inattendue de mon devenir. Présent au présent, j'échange des caresses de vie avec la vie, sur toutes sortes d'expériences. Ma plus dingotte: celle d'être un homme debout à la recherche de son immortalité. Ne faut-il pas rendre cette immortalité vivante?

Vinzou! Je l'avoue aujourd'hui, exister m'entraîne dans un tout autre monde d'inconnu, de révolte et de liaisons nouvelles. Le genre humain est inexploré à l'homme qui règle ses discours, ses opinions, ses actes avec des pensées mortes. Si l'humanité est morte sur des lèvres

aimées, je l'embrasse au fond de son tombeau car je ne serai jamais à cours d'inspiration. En quelque sorte, c'est la meilleure qualité que le Temps des Secrets m'ait donnée: ne jamais laisser tomber. Seul l'espoir peut m'égayer l'âme, car tout reste en devenir, absolument tout.

Comme il est loin ce temps des Dieux où, jadis, je taillais les crayons. De là, ma tendre mélancolie. Bonne mère! Dire que je considérais mon institutrice d'école comme une déesse, alors qu'incontestablement j'étais son élu sigisbée.

Ah mon institutrice! Ce que tu as su m'apprendre combien la vie et toi étiez belles! Je me souviens aussi que galopant les impossibles pâturages, l'âme fleurie de gaieté, je soufflais sur la boule blanche du pissenlit. Et dans une voie lactée de graines, à leur poursuite, je m'inquiétais de leur destination. Le temps et ma volonté ne faisons plus qu'un seul âge, une seule vérité

en marche. Voyez ma main droite: elle n'a jamais eu besoin de jurer, une plume lui a suffi.

Certes, le temps passe à côté de ma mémoire, je vieillette, seul dans mon corps, sur un arbre perché. Cependant par rapport à l'univers, je rajeunis de milliers d'années. Allez comprendre! Je suis fin prêt pour ce voyage en mer. Je prends la liberté de vivre à mon rythme de conscience. Les brumes relâchent leurs étreintes sur ma riviérette, le brouillard s'éclaircit. Le bras semble se perdre dans un corps d'eau, une baie. C'est le terminus de ma rivière, l'approche de ma bienvenue. Parti d'un des endroits les plus froids de France, me voici presque à l'entrée de la porte des œuvres.

Ô mon porte-bonheur, mon roi, le bris de l'horizon n'est plus loin, j'arrive... Je la vois, ô mon roi Apron, c'est la mer océane et ses grands espaces de caractère. L'air du large m'envahit les narines et le haut du cœur.

Les dernières hirondelles des mers passent dans l'élégance de leur envol vers d'autres cieux. Sublime, la mer se déboutonne de plus en plus majestueuse et indomptable. Revêtu de la haute dignité des eaux du Jura, je sens la nature me prendre. Je m'éloigne de la baie, accompagné d'un vent porteur. J'entends le tapage des goélands à la frontière des terres et des eaux, tandis que passe une goélette de pêche. Il y a aussi un oiseau solitaire. Nom de dieu!! mais c'est un fou de bassan! Je l'interpelle aussitôt, ce frère de la cristallerie des âmes:

— Ohé! Ohé! Ohé! c'est moi, le fou Doubs, l'ami du roi Apron.

V'là t-y pas qu'il se met à plonger à l'image d'un concorde sur un banc de poissons. Ah le fou, le surprenant! Me voilà dans le grand ensemble bleu, et à vrai dire, je suis amplement satisfait de ma vie de petit homme. Oh! ma dignité de Franche-Comté, ma créature nouvelle, me voici arrivé au lieu dit des Portes des œuvres. Je

suis en train de franchir le bris de l'horizon. Heu...mais c'est étrange... alors que je suis sur ce seuil qui m'emporte là où mer et ciel semblent se rencontrer, j'entends un chant si cher à mon être qui me montre autre chose que la mort.

Par le Gouffre de Poudrey! Mais c'est Beethoven, la merlette... Oui, c'est bien elle, amusante et rafraîchie. Incroyable! Elle m'a suivi. Elle siffle l'hymne à la joie, et à ma toute grande stupeur, en entier... un seul geste d'âme. Alors que je me borne à l'infinitude... dans une clairière qui brille dans la forêt.

Bonsoir de bonsoir, dis-je encore une dernière fois, emportant cette joie de vivre avec moi.

Mais, qui a bien pu lui apprendre la deuxième partie?



Sommaire

Sur un arbre perché	11
Par-dessus l'eau	25
Fontanges	33
Colchique	41
Quand brille l'instant	51
Ma dame de compagnie	59
Parages et méditation	67
Beethoven	75
Le partage des eaux	83
Le golf de l'anneau	91

INFORMATION POUR LE LECTEUR

Celles et ceux qui voudraient s'exprimer sur cet ouvrage peuvent le faire librement à l'adresse ci-dessous. Une personne prendra le temps nécessaire de vous lire et de vous répondre, dans la mesure de ses possibilités.

Les Editions de l'Escarboucle
à Yverdon,
case postale 894, BP
1401 Yverdon-Les-Bains
SUISSE
www.escarboucle.ch